

à perdre, il n'a ni de grands chagrins ni de grandes joies.

Les devoirs extérieurs et les bienséances de la vie lui sont à charge. Les visites qu'on se rend, les lettres qu'on s'écrit, et le commerce de société inévitable entre gens indifférens, sont des contraintes de sa part, et des importunités de la part des autres. Il ne compte avoir vécu que le temps qu'il a passé avec ses amis ou avec lui-même : et ses meilleures heures sont celles de ses entretiens familiers, ou de ses libres rêveries.

Le nombre de ses amis est comme celui des élus fort petit : il ne les choisit pas légèrement, mais il les ménage et il les conserve soigneusement quand une fois il les a choisis ; et s'il en a peu, du moins a-t-il cet avantage qu'il n'en perd point. Il est avec eux gai sans emportement, libre sans indiscretion, familier sans incivilité, complaisant sans faiblesse et sage sans austérité...

Il est délicat et difficile sur ce que l'on se doit quand on s'aime : il veut qu'on s'entende à demi-mot ; qu'on se prévienne, et qu'on devine ce qui peut plaire ; mais il n'exige rien d'autrui, qui ne s'impose à lui-même ; et s'il se plaint pour peu de sujet qu'il en ait, il souffre aussi qu'on se plaigne pour peu de sujet qu'il en donne.... C'est ainsi qu'il est fait pour ses amis, et c'est ainsi qu'il souhaite que ses amis soient faits pour lui.

ORAISON FUNÈBRE

DE MADAME

JULIE-LUCINE D'ANGENNES,

DE RAMBOUILLET,

DUCHESSÉ DE MONTAUSIER, DAME D'HONNEUR DE LA REINE;

Prononcée en présence de madame l'abbesse de Saint-Etienne de Rheims, et de madame l'abbesse d'Hière, ses sœurs, en l'Eglise de l'abbaye d'Hière, le 2 janvier 1672.

Mulierem fortem quis inveniet ? Procul et de ultimis finibus pretium ejus.

Qui trouvera une femme forte ? Son prix passe tout ce qui vient des pays les plus éloignés. Prov. 31.

MESDAMES,

Le plus sage de tous les rois, éclairé des lumières de l'Esprit de Dieu, inspiré de laisser à la postérité le portrait d'une femme héroïque, nous la représente revêtue de force et de bonne grâce ; occupée à de grandes choses, sans sortir de la modestie de son sexe ; comblée des biens mêmes de la fortune, mais toujours prête à les répandre dans le sein des pauvres ; pénétrée de la crainte de Dieu, et convaincue de la vanité des grandeurs humaines ; tirant sa gloire d'une solide vertu, et non de l'éclat trompeur d'une fragile beauté ; mourant avec un visage tranquille et riant ; digne d'être reçue dans le Ciel,

où elle se présente accompagnée de ses bonnes œuvres, et chargée des trésors d'honneur et de grâce qu'elle a amassés; digne enfin après sa mort des regrets et des louanges de son époux, après avoir mérité sa tendresse et sa confiance pendant sa vie. Mais avant que de nous dépendre cette femme forte et courageuse, il nous avertit qu'il est difficile de la rencontrer: il nous en donne une idée, mais il semble qu'il n'en ait jamais trouvé d'exemple. Il la forme dans son imagination; et doutant qu'elle se puisse trouver dans la nature, il s'écrie: Qui est-ce qui la trouvera: *Mulierem fortem quis inveniet?*

Mais cette haute vertu qu'il a cherchée avec si peu de succès, et dont il semble que son siècle n'était pas capable, s'est rencontrée en la personne de l'illustre Julie-Lucine d'Angennes de Rambouillet, duchesse de Montausier. Dans tout le cours de sa vie et de ses actions elle a exprimé ce parfait original, par sa générosité naturelle, par le bon usage des biens et de la faveur, par la connaissance de son néant et de la grandeur de Dieu, par un aveu sincère des faiblesses et des vanités humaines, par une mort douce et tranquille, par le regret universel de tous ceux qui l'avaient connue. Que Salomon ait désespéré de la trouver cette femme forte et courageuse, nous pouvons nous vanter de l'avoir trouvée.

Mais, hélas! ces pieux devoirs que l'on rend à sa mémoire, ces prières, ces expiations, ces sacrifices, ces chants lugubres qui frappent nos oreilles, et qui vont porter la tristesse jusque dans le fond des cœurs; ce triste appareil des sacrés mystères; ces marques religieuses de douleur, que la charité imprime sur vos visages, me font souvenir que vous l'avez perdue! Tout l'éclat de sa fortune est donc réduit à la célébration d'une pompe funèbre! De tout ce qu'elle était, il ne vous reste donc que cette funeste pensée, qu'elle n'est plus. Cette amitié mé-

ne, et ce nom de sœur, que la chair et le sang vous rendaient si doux, sont retournés dans leur principe, et se sont perdus dans le sein de la charité de Dieu. Il ne vous reste que le déplaisir de sa perte et la mémoire de ses vertus; et vous ne pouvez que trop redire désormais les paroles de mon texte: « Qui trouvera maintenant une femme forte? »

Quand je considère pourtant que les chrétiens ne meurent point; qu'ils ne font que changer de vie; que l'Apôtre nous avertit de ne pas pleurer ceux qui dorment dans le sommeil de paix, comme si nous n'avions point d'espérance; que la foi nous apprend que l'Eglise du Ciel et celle de la terre ne font qu'un corps; que nous appartenons tous au Seigneur, soit que nous mourions, soit que nous vivions, parce qu'il s'est acquis par sa résurrection et par sa vie nouvelle une domination souveraine sur les morts et sur les vivans: quand je considère, dis-je, que celle dont nous regrettons la mort est vivante en Dieu, puis-je croire que nous l'ayons perdue? Non, non, c'est assez pleurer sa séparation, il est temps de penser à son bonheur: la douleur doit céder à la foi, et la compassion naturelle doit faire place à la consolation chrétienne.

Je prétends vous remettre aujourd'hui devant les yeux sa vie mortelle, afin de vous persuader de son immortalité bienheureuse. Je veux retracer dans votre mémoire les grâces que Dieu lui a faites, afin que vous louiez la miséricorde qu'il vient de lui faire. Autant de vertus qu'elle a pratiquées sont autant de sujets de confiance en la bonté de Dieu, qui se plaît à récompenser ceux à qui il inspire de le servir. Partagez donc avec moi les trois états différens de sa vie. Examinez sa sagesse dans une condition privée, sa modération dans les plus grandes dignités de la cour, et sa patience dans une longue et ennuyeuse maladie. Admirez cette femme forte qui résiste aux fai-

blesses de son sexe dès son enfance ; à l'orgueil , dans sa plus grande élévation ; à la douleur , dans le temps de son abattement et de sa mort même. Voilà tout le sujet de ce discours. Je n'ai besoin ni de paroles étudiées , ni de figures excessives , ni de louanges flatteuses. Je suis en la présence du Dieu de la vérité ; je parle à des âmes pures et sincères , qui ont horreur du soupçon même de la vanité et du mensonge ; et je vous propose les vertus d'une vie dont je déplore en même temps la misère et la fragilité.

Si j'avais à parler devant des personnes que l'ambition ou la fausse gloire attachent au monde , je m'accommoderais à leur faiblesse et à la coutume ; et , relevant la naissance de notre illustre duchesse , j'irais leur chercher dans l'histoire ancienne les sources de la noble famille d'Angennes , dont la gloire , la grandeur , et l'ancienneté sont assez connues. Je descendrais jusqu'aux derniers siècles , où l'on a vu tout à la fois cinq frères de cette illustre maison , trois chevaliers des ordres du roi , un cardinal , et un évêque , tous ambassadeurs en même temps , qui remplissaient de l'éclat de leurs vertus différentes presque toutes les cours de l'Europe. Je leur dirais que son aïeule , Julie Savellie , était sortie d'une des plus anciennes familles d'Italie ; qu'elle comptait des rois , des conquérans , des souverains pontifes pour ses ancêtres , et trois de nos rois pour ses alliés. Je les exciterais après insensiblement à imiter les vertus de celle dont ils auraient révérala noblesse ; et , faisant semblant de flatter leur vanité , je leur insinuerais des exemples de modération et de sagesse.

Mais oserais-je , Mesdames , vous entretenir d'une gloire à laquelle vous avez renoncé ? Ne sais-je pas qu'ayant abandonné le monde pour mener une vie plus sainte et plus cachée dans la retraite , vous ne prétendez plus qu'à l'honneur d'être de la famille

de Jésus-Christ ? Il suffit de vous dire qu'il y a une noblesse d'esprit plus glorieuse que celle du sang , qui inspire des sentimens généreux et une louable émulation , et qui fait descendre par une heureuse suite d'exemples les vertus des pères dans les enfans. La sage Julie d'Angennes semblait avoir recueilli cette succession spirituelle ; et cette gloire , qui donne ordinairement de l'orgueil et de la fierté , ne lui donna que des sentimens modestes , et des desirs ardens d'assister ceux qui pouvaient avoir besoin de son secours.

Que si elle sut régler les mouvemens de son cœur , elle ne régla pas moins les mouvemens de son esprit. Qui ne sait qu'elle fut admirée dans un âge où les autres ne sont pas encore connues ; qu'elle eut de la sagesse en un temps où l'on n'a presque pas encore de la raison ; qu'on lui confia les secrets les plus importans , dès qu'elle fut en âge de les entendre ; que son naturel heureux lui tint lieu d'expérience dès ses plus tendres années ; et qu'elle fut capable de donner des conseils en un temps où les autres sont à peine capables d'en recevoir ? Une si heureuse naissance la rendit d'abord la passion de tout ce qu'il y avait de vertueux et d'élevé dans la cour : on se fit honneur d'avoir part en son amitié ; elle eut le bonheur de plaire à des reines. Des princesses d'un mérite extraordinaire , des dames que la faveur élevait presque au rang des princesses , la désirèrent à l'envi pour favorite ; et telle fut son adresse , que , sans user d'aucun art indigne de son grand courage , elle se conserva toujours dans leur confidence , du contentement même de celles qui auraient pu la lui disputer : tant son esprit avait de charmes , tant elle était élevée au-dessus même de l'envie !

Quand la nature ne lui aurait pas donné tous ces avantages , elle aurait pu les recevoir de l'éducation ; et pour être illustre , il suffisait d'avoir été élevée par

madame la marquise de Rambouillet. Ce nom capable d'imprimer du respect dans tous les esprits où il reste encore quelque politesse ; ce nom qui renferme je ne sais quel mélange de la grandeur romaine et de la civilité française ; ce nom , dis-je, n'est-il pas un éloge abrégé, et de celle qui l'a porté, et de celles qui en sont descendues ? C'était d'elle que l'admirable Julie tenait cette grandeur d'ame, cette bonté singulière, cette prudence consommée, cette piété sincère, cet esprit sublime, et cette parfaite connaissance des choses, qui rendirent sa vie si éclatante.

Vous dirai-je qu'elle pénétrait dès son enfance les défauts les plus cachés des ouvrages d'esprit, et qu'elle en discernait les traits les plus délicats ? que personne ne savait mieux estimer les choses louables, ni mieux louer ce qu'elle estimait ? qu'on gardait ses lettres comme le vrai modèle des pensées raisonnables et de la pureté de notre langue ? Souvenez-vous de ces cabinets que l'on regarde encore avec tant de vénération, où l'esprit se purifiait, où la vertu était révéree sous le nom de l'incomparable Artenice, où se rendaient tant de personnes de qualité et de mérite, qui composaient une cour choisie, nombreuse sans confusion, modeste sans contrainte, savante sans orgueil, polie sans affectation. Ce fut là que, tout enfant qu'elle était, elle se fit admirer de ceux qui étaient eux-mêmes l'ornement et l'admiration de leur siècle.

Il est assez ordinaire aux personnes à qui le Ciel a donné de l'esprit et de la vivacité, d'abuser des grâces qu'elles ont reçues. Elles se piquent de briller dans les conversations, de réduire tout à leur sens, et d'exercer un empire tyrannique sur les opinions. L'affectation, la hauteur, la présomption, corrompent leurs plus beaux sentimens ; et l'esprit qui les retiendrait dans les bornes de la modestie, s'il était solide, les porte, ou à des singularités bizarres, ou

à une vanité ridicule, ou à des indiscrétions dangereuses. A-t-on jamais remarqué la moindre apparence de ces défauts en celle dont nous faisons aujourd'hui l'éloge ? Y eut-il jamais un esprit plus doux, plus facile, plus accommodant ? Se fit-elle jamais craindre dans les compagnies ? Était-elle éloignée de la cour, on eût dit qu'elle était née pour les provinces. Sortait-elle des provinces, on voyait bien qu'elle était faite pour la cour. Elle se servait toujours de ses lumières pour connaître la vérité des choses, et pour entretenir la charité ; et croyait que c'était n'avoir point d'esprit, que de ne pas l'employer, ou à s'instruire de ses devoirs, ou à vivre en paix avec le prochain.

En effet, qu'est-ce que l'esprit dont les hommes paraissent si vains ? Si nous le considérons selon la nature, c'est un feu qu'une maladie et qu'un accident amortissent sensiblement. C'est un tempérament délicat qui se dérègle, une heureuse conformation d'organes qui s'usent, un assemblage et un certain mouvement d'esprits qui s'épuisent et qui se dissipent. C'est la partie la plus vive et la plus subtile de l'ame, qui s'appesantit, et qui semble vieillir avec le corps. C'est une finesse de raison qui s'évapore, et qui est d'autant plus faible et plus sujette à s'évanouir, qu'elle est plus délicate et plus épurée. Si nous le considérons selon Dieu, c'est une partie de nous-mêmes plus curieuse que savante, qui s'égare dans ses pensées. C'est une puissance orgueilleuse qui est souvent contraire à l'humilité et à la simplicité chrétienne, et qui, laissant souvent la vérité pour le mensonge, n'ignore que ce qu'il faudrait savoir, et ne sait que ce qu'il faudrait ignorer.

Cette généreuse fille se mit au-dessus des opinions vulgaires. Parmi les erreurs et les faux jugemens du monde, elle s'appliqua à découvrir ce point de vérité qui fait regarder la vanité des choses humaines ; et

c'est d'elle que le Sage semble avoir dit , que ses lumières ne s'éteindraient point dans la nuit, *non extinguetur in nocte lucerna ejus*. On estime les biens : elle a cru qu'il fallait les recevoir de la Providence , et les communiquer par la charité. On recherche les honneurs : elle a jugé qu'il suffisait de s'en rendre digne. On s'attache à la vie : elle l'a méprisée dès qu'elle a pu la connaître.

Agréez , Mesdames , que je m'arrête à ces dernières paroles , que je me serve de toute votre attention , et que je loue ici une de ses actions célèbres , où la force d'esprit et la charité chrétienne ont également éclaté. Dieu , qui imprime de temps en temps la terreur de ses jugemens dans les cœurs des hommes par des punitions publiques , affligea la capitale de ce royaume d'une maladie contagieuse : la corruption se répandit d'abord sur le peuple ; elle passa dans les maisons des grands ; elle approcha du palais des rois ; elle n'épargna pas votre famille , et vous enleva un frère dans un âge encore tendre , presque sous les yeux de votre charitable mère. Hélas ! suis-je destiné à rouvrir toutes les plaies de votre famille ? et de combien de morts faut-il vous renouveler le souvenir à l'occasion d'une seule ? Ce fut en cette rencontre que cette fille forte et courageuse donna un exemple mémorable de sa fermeté. La frayeur de la mort ne lui fit point abandonner sa maison ; elle voulut assister ce frère mourant , sans craindre ces souffles mortels qui portent le poison dans les cœurs.

Vous savez l'horreur qu'on a de recueillir ces soupirs contagieux , qui sortent du sein d'un mourant pour faire mourir ceux qui vivent. Le mal qui consume l'un , menace les autres : le danger est presque égal en celui qui souffre et en celui qui l'assiste ; et l'on ne peut avoir en servant ces sortes de malades , que la malheureuse consolation de les voir mourir , ou la triste espérance de leur survivre de quelques

jours. La nature en cette occasion relâche beaucoup de ses droits et de ses obligations ordinaires. Les lois de la chair et du sang ne sont pas si fortes que l'horreur d'une mort presque inévitable. La religion même dispense de ces funestes devoirs ceux qui n'y sont pas engagés par un caractère particulier. Il est permis d'acheter des secours , et d'employer les ames que l'avarice jette dans les dangers , ou qu'une charité surabondante a dévouées au bien public. Mais Julie s'élève au-dessus des sentimens d'une piété commune. Elle semble être née pour faire des actions héroïques ; elle sacrifie volontairement une vie douce , heureuse , illustre dès ses premières années ; et , par une constance admirable , elle demeure ferme au milieu d'un péril qui fait trembler les plus courageux.

Vous admirez sans doute cette fermeté , que Dieu a récompensée de tant de prospérités et de tant de grâces ; et vous croiriez , Mesdames , que c'est le dernier effort de sa constance , que ce sacrifice qu'elle a fait de sa propre vie , si je ne vous faisais souvenir qu'ayant enfin trouvé un mérite et un cœur dignes d'elle , il y eut des dangers qu'elle craignit plus que les siens mêmes , il y eut une vie qui lui fut plus chère que la sienne propre.

Vous pensez déjà aux combats , aux blessures , aux victoires de son illustre époux : vous repassez dans votre mémoire ces exemples de fidélité qu'ils ont donnés dans des temps de confusion et de révolte : l'un forçant des villes par sa valeur , l'autre gagnant des cœurs par son adresse : l'un rangeant des rebelles à leur devoir , par la terreur et par l'effort de ses armes , l'autre excitant la fidélité dans l'esprit des peuples , par la vénération qu'on avait pour elle : l'un perçant lui seul des escadrons entiers , sans craindre ni la force , ni la multitude , ni le danger , ni la mort même ; l'autre le voyant revenir , après un glorieux

combat, tout couvert de sang et de plaies, sans que l'affliction domestique l'empêchât de travailler elle-même à la sûreté et au repos de la province.

Jamais cœur ne fut pressé d'une plus vive douleur que le sien, jamais cœur ne fut si constant. Sa tristesse n'empêchait pas sa prévoyance. Ce qu'elle allait, ce semble, perdre, ne lui faisait pas oublier ce qu'elle devait conserver. La tendresse pour son époux s'accordait en elle avec les soins pour la république. Soulageant les blessures mortelles de l'un, et calmant les mouvemens dangereux de l'autre, elle s'acquittait en même temps de tous les devoirs d'une fidèle épouse, et d'une fidèle sujette. Il n'en faut pas davantage pour vous faire voir qu'elle a résisté aux faiblesses de son sexe. Il reste à vous montrer qu'elle a résisté à l'orgueil, dans son élévation.

Un ancien (1) disait autrefois que les hommes étaient nés pour l'action et pour la conduite du monde, et que les dieux leur avaient donné en partage la valeur dans les combats, la prudence dans les conseils, la modération dans les prospérités, et la constance dans la mauvaise fortune : que les femmes n'étaient nées que pour le repos et pour la retraite ; que toute leur vertu consistait à être inconnues, sans s'attirer ni blâme ni louange, et que celle-là était sans doute la plus vertueuse, de qui l'on avait le moins parlé. Ainsi il les retranchait de la république, pour les renfermer dans l'obscurité de leur famille : de toutes les vertus morales, il ne leur accordait qu'une pudeur farouche ; il leur ôtait même cette bonne réputation qui semble être attachée à l'honnêteté de leur sexe ; et les réduisant à une oisiveté qu'il croyait louable, il ne leur laissait pour toute gloire que celle de n'en avoir point.

Il est aisé de reconnaître l'injustice de ce senti-

(1) Thucydide.

ment : car, outre que la philosophie nous apprend que l'esprit et la sagesse sont de tout sexe ; que les âmes d'une même espèce ont des mouvemens semblables, et qu'ayant des principes communs de raison et d'équité naturelles, elles sont capables des mêmes vertus, l'expérience nous apprend encore que Dieu suscite de temps en temps des femmes fortes qu'il élève au-dessus des faiblesses ordinaires de la nature, à qui il paraît qu'il donne un tempérament particulier, et qu'il rend dignes de soutenir de grands emplois, et de servir d'exemple et d'ornement à leur siècle.

Telle fut l'incomparable Julie, que toute la France a si long-temps admirée, et que toute la France regrette aujourd'hui. Elle eut toutes les qualités naturelles qui composent un mérite éminent, et qui attirent l'estime et la vénération publique. Que ne puis-je vous décrire cet air de grandeur, et cette majesté accompagnée de tant de grâces ; cet esprit si solide et si délicat tout ensemble ; ce jugement si éclairé et si incapable d'être surpris ; cette âme si noble et si généreuse ; ce cœur si sensible à l'honneur et à la véritable gloire ? Que ne puis-je vous marquer ici cette inclination bienfaisante qui n'a jamais perdu une occasion de servir ceux qui ont eu besoin de son secours ; ces manières civiles, humaines, officieuses, qui lui ont gagné tant de cœurs ; cette façon de s'exprimer si juste et si naturelle ; ce tour d'esprit particulier qui rendait sa conversation si agréable ; ces pensées toujours fondées sur les principes de la raison, et sur l'expérience du grand monde, dont elle connaissait si bien toutes les humeurs, tous les intérêts, et tous les usages ? Que ne puis-je vous dire enfin ce que vous sauriez mieux que moi, si la douleur de l'avoir perdue ne vous faisait oublier pour un temps le plaisir que vous avez eu de la posséder ?

Quand vous ne sauriez ni le nom, ni l'histoire de la personne dont je vous parle, quand vous auriez oublié toute la gloire de votre maison, ne reconnaissez-vous pas dans ce portrait que je viens de faire, tous les traits d'une dame illustre, capable de former l'esprit et le cœur des enfans du plus grand monarque du monde, de leur inspirer des paroles et des pensées dignes de leur rang et de leur naissance, d'imprimer dans leurs ames encore tendres, ces sentimens élevés qui distinguent les ames royales d'avec les ames du commun; de leur apprendre l'art de se faire aimer de leurs sujets, avant qu'ils sachent se faire craindre de leurs ennemis; de soutenir la gloire et les espérances d'un grand royaume; en un mot, d'être gouvernante d'un dauphin de France? On pouvait connaître par ce qu'on voyait en elle, ce qu'on en devait espérer; et, dans le temps de la naissance de ce jeune prince, il était aisé de juger que Dieu, dont la providence veille sur les rois et sur les royaumes, l'avait destinée à son éducation; et que le roi dont le discernement est si juste, la devait choisir entre toutes les personnes de sa cour pour un emploi si important.

Il la choisit en effet, Mesdames, pour lui confier ce royal enfant, qui fait aujourd'hui l'amour et les délices des peuples. L'ambition ni le hasard n'eurent point de part à ce choix. Toute la France l'avait prévenu par ses vœux et par ses désirs, et le souverain le fit avec connaissance et avec justice. En ce temps qu'il commençait à se charger lui-même du poids des affaires; qu'il méditait ces glorieux desseins qu'il a depuis exécutés, de réprimer l'injustice, de rétablir la discipline, de corriger les abus qui s'étaient glissés dans les lois mêmes, d'affermir la paix dans ses provinces, et d'entrer dans ses droits, ou en conquérant, ou en prince pacifique: en ce temps, dis-je, que, rempli de ces grandes maximes

d'équité qu'il a depuis toujours pratiquées, il commençait à récompenser par lui-même le mérite de ses sujets, il crut qu'il ne pouvait donner une plus grande idée de son discernement et de sa justice, qu'en donnant à la personne de son royaume la plus fidèle et la plus éclairée, le soin le plus important de son Etat.

C'est elle donc qui a eu la gloire de former les premiers sentimens et les premières paroles de ce jeune prince. Pouvait-il penser, pouvait-il parler plus dignement? Elle lui a montré à lever ses mains pures et innocentes vers le Ciel, à tourner ses premiers regards vers son Créateur. Elle lui a inspiré ses premiers vœux et ses premières prières: elle a tiré de son cœur ses premiers soupirs. Combien de fois, en essuyant ses larmes, a-t-elle demandé à Dieu qu'il lui inspirât de la tendresse pour son peuple! Combien de fois, en le corrigeant, a-t-elle demandé pour lui un cœur sage et docile aux inspirations du Ciel! Combien de fois a-t-elle prié Dieu, qui tient en ses mains les cœurs des rois, d'en faire un prince selon le sien! Et combien de fois a-t-elle fait cette prière du Prophète: « Seigneur, donnez au roi votre jugement, et votre justice au fils du roi (1) » Je laisse ces instructions si utiles, et ces maximes si pures, qu'elle lui a depuis insinuées: je laisse celles qu'elle eût pu lui insinuer, si Dieu lui eût prolongé le cours de ses années. Je me contente de dire qu'il n'y eut jamais d'attachement plus fort que celui qu'elle eut pour ce prince. Qui pourrait exprimer la joie qu'elle ressentait, lorsqu'elle voyait paraître ses bonnes inclinations; croître ses bonnes habitudes, et germer ces précieuses semences de gloire et de vertu qu'elle avait jetées avec tant de soin dans son cœur? Mais qui pourrait exprimer la douleur qu'elle ressentit, lorsque la providence de Dieu la

(1) Ps. 71.

retira de cet emploi, où elle était autant liée par l'inclination et par la tendresse que par la fidélité et par le devoir ?

En effet, il n'y a rien de si aimable que l'enfance des princes destinés à l'empire, lorsqu'ils donnent des marques d'un naturel heureux. On voit en eux des rayons de la majesté de Dieu, tempérés des ombres de la faiblesse des hommes. Ce sont des soleils dans leur orient, qui réjouissent les yeux, et qui ne les éblouissent pas encore : chacun cherche sur leur visage des présages de son bonheur à venir. On croit trouver dans toutes leurs petites actions des fondemens des espérances publiques. Ils sont d'autant plus aimés, qu'ils n'ont rien qui les fasse craindre ; et ils règnent d'autant plus fortement dans les cœurs, qu'ils ne règnent pas encore dans leurs États.

La majesté des rois inspire plus de respect que de tendresse. C'est une espèce de religion civile et de culte politique qui nous fait révéler ces traits que la main de Dieu a gravés sur le front de ceux à qui il daigne communiquer sa puissance. Ils ont beau descendre jusqu'à nous, nous n'oserions nous élever jusqu'à eux. Quoiqu'ils soient les pères des peuples, ils en sont les maîtres et les souverains. Quelque faiblesse qu'ils puissent avoir, l'homme se cache, pour ainsi dire, sous le monarque ; et quelque bonté qu'aient les rois, ils ont toujours l'éclat et la pompe de la royauté. Mais lorsqu'ils n'ont que ces agrémens que l'âge donne, qu'on ne voit dans leurs yeux et sur leur visage que des traits de douceur et d'innocence, qu'ils sont encore assez dociles pour entendre la vérité, et qu'au lieu d'une grâce, qu'un ancien (1) disait que Dieu donne à chaque souverain pour tempérer l'austérité du commandement, il semble que toutes les grâces ensemble les accompagnent ; alors il se fait des impressions d'amour et

(1) Xénophon.

de tendresse dans les cœurs de ceux qui les voient, et beaucoup plus de ceux qui les gouvernent, et qui doivent être les instrumens de la félicité publique.

Y eut-il jamais de gouvernante plus zélée ? Y eut-il jamais de jeune prince plus aimable ? Jugez par là combien cette séparation lui fut sensible. Elle ne put s'en consoler que par l'obéissance qu'elle rendait au plus grand et au plus sage de tous les rois, et par l'honneur qu'elle avait de passer au service de la plus grande et de la plus pieuse reine du monde.

Mais, hélas ! il fallait se préparer à des séparations bien plus sensibles. O mort ! cruelle mort ! que ne lui laissais-tu plus long-temps le plaisir de voir le fruit de ses travaux ! Que n'a-t-elle vu accomplir la plus grande partie de ses espérances ! que n'a-t-elle vu éclater ces grandes qualités dont elle avait formé les principes ! Belle ame qui reposez maintenant dans le sein de la paix et du repos éternel, je sais que c'est presque la seule douceur qui vous a fait souhaiter de vivre. Mais s'il vous reste encore quelque sentiment pour le monde que vous avez quitté, pensez que ces vertus naissantes se fortifient ; que votre ouvrage se perfectionne tous les jours ; qu'une partie de vous-même achève ce que vous avez commencé ; que votre illustre époux emploie à cette éducation si importante cet esprit que vous avez tant estimé, cette ame qui est encore unie si étroitement à la vôtre, ce cœur où vous êtes encore vivante ; et que, dans la douleur de vous avoir perdue, il a la consolation de retrouver encore quelque chose de vous dans l'esprit et dans les actions de cet admirable enfant qu'il élève.

Pourquoi interrompre, Mesdames, par ces idées funestes, la relation glorieuse de ses honneurs et de ses charges ? Ce serait ici le lieu de vous la représenter dans le plus grand éclat de sa vie, honorée de l'estime et de la confiance de ses maîtres, comblée de toutes les grâces qui pouvaient tomber sur sa per-